
De Guise à Vaudémont

Au Capitaine Félix.

A Frolois, qui fut Acraignes, Guise ensuite, la vue est admirable sur le pays lorrain, entre-deux du Madon et de la Moselle.

L'hospitalité y est proverbiale en certaine « cabane » de céans, et c'est un charme sans pareil que d'errer parmi les bosquets, à travers les parterres fleuris, sur les terrasses d'où l'on domine les étendues.

Vieille, sous ses arceaux gothiques, l'église de Frolois se dresse à l'entrée du village, sentinelle avancée regardant à des lieues et des lieues, avec son fier clocher qui est un phare sur ces hauteurs.

Et de ce phare ébranlé par les vents, on voit les feux des forts de Girancourt et de Pont-Saint-Vincent, du Saint-Michel et de Lucey, aussi la tour miraculeuse de Sion et les ruines des remparts de Vaudémont.

Par douzaines, au milieu du plateau et des plaines, les villages s'en vont, à leur manière de bons villages lorrains, tassés autour de leur église, avec des rues grimpantes et sans nul alignement, avec d'immenses engrangements, où les bêtes et les denrées trouvent meilleure place que les gens, resserrés en un *cougnat* délabré.

En face, par-delà les vertes prairies du sinueux Madon, c'est le plateau des labours, c'est le grenier d'abondance de la Lorraine, qui se poursuit, découpé par des chemins blancs, jusqu'à Xeuilley aux grises *cimenteries*, jusqu'à Thelod à la côte volcanique, Viterne et Marthemont, fertiles en vins, Houdelmont et Parey, Houdreville et Omelmont, d'autres encore, qui se suivent, agrippés à des mamelons ou renfoncés dans les creux du Madon, du Brénon et de l'Uvry.

Par derrière, le clocher de Frolois regarde les vignobles fameux de Pulligny et de Ceintrey, les bois giboyeux qui penchent vers, Moselle, les plateaux du Vermois et ceux, plus proches, qui lui dérobent le val de Meurthe aux approches de Nancy.

L'église, basse, coquette en ses lignes architecturales, a été malheureusement abîmée par le zèle intempestif d'un curé trop moderniste : les vieilles pierres tombales engravées ont disparu, cédant la place à de la très vulgaire céramique ; les bons saints naïfs du moyen-âge s'en sont allés sur les combles ou dans la hotte aux brocanteurs, remplacés par des terres cuites sans art et polychromées à outrance, et - ô honte - les nervures des voûtes, les piliers et les meneaux d'ogive ont été badigeonnés en veux-tu, en voilà.

L'auvent monumental a été rapiécé et rétréci ; c'est une entrée de tombe, alors qu'il fallait créer là une terrasse superbe, dominant la vallée et le pays d'alentour.

En Guise qui est Frolois et qui fut Acraignes, des fossés subsistent, béants, et des murs millénaires s'en vont tous les jours, pierres qui roulent à travers les vignes et les ronciers touffus.

C'est tout ce qui reste, hélas ! du château-fort des marquis de Frolois, comtes de Ludre et d'Affrique, issus d'un Ferri de Fariléis, de la tige des ducs de Bourgogne ou tout au moins de leur proche vasselage.

Ce château se dressait fièrement à l'extrême pointe d'Acraignes, et quand il fut aux Guises, on le transforma en un vaste palais d'allure versaillaise ou lunévilloise, avec parcs et ombrages, pièces d'eau et cascades, statues et colonnades.

Il n'est plus rien resté de ces magnificences ; les seigneurs d'Acraignes ont disparu, sans même laisser le souvenir de leurs cendres, muées je ne sais où en bonne terre lorraine ; les Guises ont quitté le pays de leur origine, et les Ludre-Frolois sont ailleurs, oublieux du berceau de leur race, de ce sol historique aux souterrains étranges, aux tourelles démantelées, aux pans de murs qui croulent, repaire actuel des animaux sauvages et des oiseaux nocturnes.

C'est la grande paix mélancolique des ruines séculaires ; c'est la mort d'un passé qui ne fut pas sans gloire.

De Frolois, qui domine tout le pays d'alentour, il fait bon s'en aller, en voiture ou à pied, jusqu'à ces villages devinés dans la brume d'automne, jusqu'à ces forêts qui tapissent les collines de Moselle, jusqu'à ces châteaux épars qui gardent tant de richesses artistiques et de souvenirs précieux.

C'est, un jour, une douce en allée par les vignes, jusqu'au Bon Dieu de Pitié, curiosité rarissime de notre France, et puis, jusqu'à Madon, le chemin creux par où les seigneurs d'antan venaient courtiser les belles paysannes plantureuses du joli Moulin des Amours.

De là, une grimpée assez raide jusqu'à ce gros bourg de Xeuilley, où les feuillées frissonnent, où les fumées s'élèvent, sœurs industrielles des fumées éternelles de Neuves-Maisons, l'enfer diabolique du confluent de la claire Moselle et du vert Madon.

Sur Xeuilley (nos gens disent *Cheuillet*), à la blanche église neuve, une route commence, plate, longue et d'enjambée facile.

Deux, en devisant de ces Guises et de ces ruines, nous allons sur le chemin blanc, vers Houdelmont et vers cet énigmatique mamelon qu'on nous dit être Parey-Saint-Césaire.

C'est comme un monticule arrondi, émergé du plateau, entre la côte de Thelod, qui s'enfume de fronges de pommes de terre, et ce bois d'Anon si pittoresque avec sa calotte de sombres forêts.

Trois cents terriens vivent là, sur ce montet habité depuis les Celtes roux, éloignés des centres, ne voyant jamais âme qui vive, et pourtant satisfaits de leur sort, en leurs maisons qui s'en vont à l'aventure, en avant, en arrière, à leur façon de maisons lorraines aux lourdes portes cintrées : arcs de triomphe des moissons, des récoltes.

Le moutier, central, est une nef ogivale avec une abside carrée, en pierres de taille bien appareillées, avec un haut clocher roman dont les étages en retrait rappellent une forteresse d'avant-garde. Autour, les tombelles bien simples de l'âtre communal ; des grillages de fil de fer empêchent, sur un vulgaire châssis, les poules de picorer sur les morts... Mais d'étranges odeurs sortent de ce cimetière de Parey, et par centaines, nous foulons aux pieds des humérus et des tibias, des côtes et des phalanges, qui furent l'osseuse charpente de générations disparues.

J'avais envie de prendre une charpagne voisine et d'y entasser ces restes d'humanités *pareysiennes*. La chose serait facile au maire ou bien au curé de céans, et ce serait un suprême hommage aux ancêtres, aux vieux pères-grands et mères-grands, qu'on a sortis de leur tombe pour y faire place à d'autres.

Et je me souviens de cette récente profanation de l'ancien cimetière de Frolois, où, par brassées, les os des ancêtres furent brouettés aux vignes ; là, des chiffonniers de Nancy s'en vinrent, avec leurs sacs de toile grise, et en avant, les pauvres vieux de Guise et d'Acraignes, oubliez ces vignes fleurant bon, que vos sueurs fécondèrent... les fabriques de noir animal ou de gélatine sont faites pour vous, les terriens du Madon !!!

Honte, profanation, tristesse infinie !

A Parey-Saint-Césaire, durant que les hommes arrachent les pommes de terre et que les gamins mènent aux champs les bonnes vaches tachetées de roux, les femmes sont à *couve* sur le pas de leurs portes, en *couarails* très loquaces, ramandant les hardes de l'hiver ou brochant des festons et des plumetis.

L'église, belle, digne d'être mise au nombre des monuments historiques, possède de véritables objets d'art, inconnus de tous. C'est un retable d'autel, en pierre finement ciselée, un retable ogival qui laisse apparaître le Christ et ses douze apôtres tel celui d'Aingeray ou de Saint-Nicolas-de-Port, un retable qu'on a heureusement fixé à la muraille de l'abside et que les marchands du temple ne pourront bazarder aux enchères. Proche cette merveille, voici deux statues fort curieuses qui firent partie d'un calvaire, un Saint-Jean naïf, une Vierge en pleurs qu'on a qualifiée de Sainte-Anne.

Trois baies ogivales donnaient lumière et jour à cette abside carrée ; deux ont été fermées ; la troisième s'est enrichie d'une *Adoration des Mages* qui peut compter comme l'une des meilleures créations de Victor Hæner.

Au-dessus de la porte d'entrée, comme à Vézelize, comme à Frolois, une Mère de douleurs est assise, tenant raide le corps de son Fils. C'est le type de nos mères lorraines... L'artiste du XVe siècle ou du XVIe, a

vu le deuil de nos paysannes à la mort d'un enfant, et cette face angoissée, cette douleur muette et figée, il l'a reproduite sans cesse dans ces statues qui sont des témoins d'une tradition et des *memento* d'un culte vivace.

De ce Parey-Saint-Césaire, qui fut *Paretum*, et dont les gens étaient sujets de la bannière des comtes de Vaudémont, nous allons vers Houdelmont, où des ruines se dressent d'un ancien château-fort, où, miséricorde, un Christ du XV^e siècle nous regarde de ses yeux usés, où le souvenir de l'empereur Othon nous poursuit, le monarque qui donna en 965 le patronage de cette humble cure à l'abbaye Saint-Vanne, de Verdun.

Et, jovial, je demande à une bonne femme du lieu qui *pille* des noix fraîches, si jamais elle entendit parler de l'empereur Othon, patron de Houdelmont.

Courroucée, sans comprendre, ou faisant semblant, elle me répond en continuant d'*écoffer* ses noix verdâtres : « Je n'ôtons rien du tout que la pelure ! »

Devant les deux travées gothiques de la très pauvre église, renforcées par des arcatures à plein cintre, on a enterré un abbé Georges qui fut natif de céans et vicaire général de Nancy, et dont la dalle de marbre blanc détonne au milieu de ces tombelles au renflement de terre grasse.

Après Houdelmont, Houdreville et Omelmont, voici la coulée du Brénon, vallée profonde au charme poétique, avec des boqueteaux épars, des rochers aux bizarres stratifications et des vigiles opulentes accrochées au flanc des coteaux.

Un coin vraiment délicieux que ces abords de Vézélise, en aval, avec, tout au fond, la flèche de l'église ogivale, et plus haut, la tour gracile de Notre-Dame de Sion !

Bergère de quinze ans, au jupon rouge et au bleu corsage, il y a là une fille aux yeux noirs qui garde ses vaches, pleines à éclater, et qui se fait une parure de colchiques, ces veilleuses aux tons mauves si délicats que l'automne a semées dans la verdure de nos prairies.

Vézélise en Vaudémont ! Patrie des Pouget et des Félix, gloires militaires, des Bourcier et des Salle, des Virion et des Pistor, Le Bègue, gloires politiques, ville élégante et policée, cité emplie de souvenirs de tout genre, ou il ferait bon vivre au milieu des antiquailles, des vieilleries adorables, des rues et des maisons pittoresques, des monuments si curieux d'autrefois: église superbe, palais de justice du spirituel écrivain Ernest Gegout où flamboie la fameuse inscription : « *Lex Imperio Major* », halles, hôtel de ville, maison des Bassompierre, couvent clos des Cisterciennes, etc., etc.

Des ponts passent sur le Brénon qui coule à peine et sur l'Uvry qui est à sec, et j'entends, par les venelles de l'ancienne capitale, des mères vézélisiennes qui gourmandent leurs petits enfants et les pressent d'aller du ventre : « *Allons, petit, faites Brénon !* »

Faire Brénon l'expression est connue au « pot de chambre de la Lorraine », et certes on sait là-bas à quoi s'en tenir.

Malgré son titre irrévérencieux, Vézélise a gardé ses allures de capitale du comté de Vaudémont.

Les traditions s'y conservent fidèlement, les gens y semblent tout autres qu'ailleurs, les monuments sont pleins des souvenirs du passé. Les patrons du lieu, saint Dôme et saint Gomien, deux médecins qui sont peut-être saint Côme et saint Damien, ont leurs statues à des coins de rues ; les collections de faïences de Madame Poirson sont célèbres dans la région, mais jalousement mises en sûreté, et l'on passerait des heures chez l'agent-voyer, l'aimable M. Parisot, qui possède des panoplies et des costumes militaires à faire pâlir d'envie nos conservateurs de musées lorrains.

Derrière le curieux cimetière à mi-côte qui garde la cendre des Pouget et des Rolin, des Gegout et des Michel, des Perrin et des Virion, et de tant d'autres familles de la magistrature et de l'armée, un monastère se cache dans les grands arbres.

C'est l'ancien couvent des Capucins, qui fut après aux Frères de Dom Freschard (dispersés de leur Maison-Mère du Montet, à Nancy), après aux Dames cisterciennes, retournées en Bavière.

L'enclos est vide, l'immense enclos avec ses jardins à perte de vue, ses bâtiments où l'on se perd, son église ogivale où traînent des choses... relents d'âmes et d'encens, de cœurs brisés et d'oraisons jaculatoires.

Et, à cette rapide tombée du jour, en cet octobre prenant, il nous vient comme une inquiétude d'errer, solitaires et à l'aventure, en cette maison des nonnes, où la mort a passé, la mort des âmes, plus terrible que la mort des corps.

Comme aux ruines des château-fort, j'éprouve ici une sensation douloureuse... ces lieux qui eurent vie redisent le néant de la vie et la cruauté des humains. Un homme de fer, Richelieu, brute pourprée, a saccagé notre Lorraine, décapité nos ancêtres, rasé nos forteresses de Prény et d'Amance, de Condé et de Vaudémont, de Frolois et de Pompey, de Blâmont et de Mousson.

D'autres hommes sont venus... et les monastères ont dû s'ouvrir, les grilles de clôture ont été brisées ; moines des Trappes et des Chartreuses, qui cherchaient la paix du cœur dans la solitude, nonnes mystiques qui s'étaient enfuies du monde, toutes et tous ont disparu et sont rentrés dans la fournaise ou partis pour l'exil.

Les bâtiments sont restés là, tristes, abandonnés, en ruines.

Aux portes closes, encore les invocations pieuses, les appels à la Force suprême, les cris de la faiblesse humaine ; en les cours et les jardins, des herbes folles, végétations inouïes depuis cinq ans, dans l'église, des vases brisés, des fleurs fanées, des vestiges d'oraisons, de coupes battues souvent et menu, des cierges renversés, des autels profanés.

C'est la désolation dans le sanctuaire des moniales ; c'est la mort légale des choses qui furent si douces aux humbles si secourables aux faibles, si radieuses aux âmes éthérées.

Nonnes qui reposez sous cette froide pierre, dormez en paix... Votre temps a passé meilleur que le nôtre, dormez, dormez !

De Vézelize à Sion et à Vaudémont, c'est la remontée lente, infiniment triste, vers un passé très vieux de gloire militaire et de foi naïve, que des écrivains, qui n'ont rien de chez nous, prétendent découvrir tous les jours.

Là-haut, l'œil plonge sur la Lorraine entière, là-haut, dans la tour de Sion, les cloches redisent les doléances de la pauvre Madone oubliée ; là-haut, dans l'énorme tour de Brunehaut, à Vaudémont, le vent passe à travers la brèche de Richelieu... et la lyre des vieux bardes lorrains, qui existaient avant M. Barrès, soupire faiblement les fastes d'antan, les prouesses de cette race, chevaleresque entre toutes, qui fut Vaudémont, qui fut Lorraine et qui est Autriche -aujourd'hui.

A côté des ducs de Lorraine, on l'a dit souvent, tous les autres princes paraissent peuple !

A côté de Sion et Vaudémont, où l'âme s'imprègne fortement de patriotisme et de foi, les autres terroirs de chez nous semblent petits et très humbles.

Nous sommes ici au berceau de la race, au cœur du pays, à la source sacrée des traditions lorraines.

Et adhuc spes durat avorum ! Et c'est ici que toujours dure l'éternel espoir et que les ancêtres ouvrent leurs cœurs tout grands à nos âmes émues et joyeuses en leur gratitude infinie.

De Prény à Mousson, de Condé à Amance, de Guise à Vaudémont, quelle chevauchée triomphale par la Lorraine et quels magnifiques souvenirs !

Aux vendanges, à Frolois,
12 octobre 1906.
Emile BADEL.